



Revue D.L.T.

Didactique, Linguistique et Traduction

Vol. 03 – N° 01 – 30 juin 2025

Urbanisation, représentations sociales et pratiques linguistiques de jeunes Sénégalais dans les dynamiques interactionnelles

Ngari Diouf

Université Cheikh Anta Diop de Dakar - Sénégal
Laboratoire de Sociolinguistique, Linguistique et
Didactique des Langues en Afrique
ngari.diouf@ucad.edu.sn



Pour citer l'article:

Diouf, Ngari. (2025). Urbanisation, représentations sociales et pratiques linguistiques de jeunes Sénégalais dans les dynamiques interactionnelles. *Revue D.L.T. Didactique, Linguistique et Traduction*, 03(01), 93-107.

Reçu: 15/05/2025; Accepté: 10/06/2025, Publié: 30/06/2025

Distribution électronique par ASJP-CERIST : <https://www.asjp.cerist.dz>



La Revue D.L.T. *Didactique, Linguistique et Traduction*
publie sous la licence Creative Commons Attribution-Non
Commercial 4.0 International.

Mots clés	Pratiques linguistiques, jeunes, urbanisation, représentations sociales.
Résumé	
Le Sénégal est caractérisé par une urbanisation galopante et une mobilité accrue des populations. A la recherche d'un mieux-être social, des jeunes se déplacent du village à la ville, des petits centres urbains aux grands, de la périphérie au centre. Cette migration interne favorise un brassage de groupes ethnolinguistiques différents. Dans ce contexte sociolinguistique, nous explorons les pratiques linguistiques des jeunes en milieux scolaires, universitaires et médiatiques. Quelle(s) langue(s) et/ou quelle(s) forme(s) de langage est/sont choisie(s) et employée(s) par les jeunes en situations de communication formelle et informelle ? Le milieu urbain exerce-t-il une influence sur leurs pratiques linguistiques ? Notre travail s'inscrit dans le cadre théorique du contact de langues, et dans le domaine des politiques linguistiques en milieu multilingue et multiculturel. Pour mener cette étude, nous adoptons les méthodes de l'observation directe, de l'observation indirecte par interview et de l'observation <i>in situ</i> des jeunes (Dumont et Maurer, 1995).	

Title: subtitle	Urbanization, Social Representations, and Linguistic Practices of Senegalese Youth in Interactional Dynamics
Keywords	Language Practices, Youth, Urbanization, Social Representations.
Abstract	
Senegal, like many countries in the world, is characterized by a speedy urbanization (Gudreun Ledegen and Jacky Simonin, 2010: 105) and an increasing mobility of its populations (Calvet, 2002). In search for a better social well-being, some youth move from the countryside to the cities, from small urban centres to bigger ones, from the “periphery” to the “centre”. Pupils, students, politicians¹ and civil servants do it for several reasons: continuation of their studies, professional reasons, etc. That internal migration favours a mix of different ethnolinguistic groups having various linguistic and behavioural habits compulsory in the management of the complexity of daily social interactions. Thus, urban life puts the young man in a complex environment where he has to evolve, which favours a must for a renewal of his lifestyle, his way of thinking, and his linguistic habits and attitudes. It requires social adaptation and linguistic convergences for a harmonious and peaceful life. In that sociolinguistic context, my ambition is to explore the linguistic practices of the youth by focusing on the dynamics trend in schools, universities and the media. Which language(s) is/are chosen and used by the youth in situations of formal and informal communication? Do all the co-present languages benefit from a choice in a situation of communication? What mode of language is manifested during their daily practices? What motivates the choice of a language, or a way of speaking in a context? Are there linguistic, social, cultural, political determining factors? Does the urban area have some influence on their linguistic practices? My analyses will try to answer those various questions. Because languages are the main hallmarks of identity. And that choice and linguistic practices of the young Senegalese show <i>in vivo</i> linguistic policy facts that deserve particular attention.	

¹ Senegalese youth who are activists in politics

In order to answer those questions, I put forward the hypothesis that young Senegalese are deeply love the local languages and cultures. Nevertheless, they are open to the external world and to foreign languages and cultures. The purpose of this study is to find an answer to the hypothesis with the spyglasses languages and cultures contact Sociolinguistics. My work is within the general and theoretical framework of languages contact, and more specifically in the domain of linguistic policies in a multilingual and multicultural area. I will analyse languages dynamics in Senegalese urban areas and the social role of the co-present languages. I will also examine the consequences and signs of languages contact on the practices of the urban youth. In order to achieve this study, my approach resides in the analysis of observable linguistic facts in Senegal, under the prism of the approach of linguistic and cultural contacts Sociolinguistics. I base it on a methodology of direct observation (recording language data), indirect observation through interviews, and *in situ* observation of the youth (Dumont and Maurer, 1995). And the tools used are the address book and the Dictaphone. After field work, I have a corpus of one hundred and forty six (146) pages, among which one hundred and fifteen (115) pages of a *focus group* and thirty one (31) pages of interviews. I made those investigations with one hundred and eighty two (182) Senegalese youth.

1. Introduction

A l'instar de beaucoup de pays du monde, le Sénégal est caractérisé par une urbanisation galopante (Gudrun Ledegen et Jacky Simonin, 2010 : 105) et une mobilité accrue des populations (Louis-Jean Calvet, 2002). A la recherche d'un mieux-être social, celles-ci se déplacent fréquemment du village à la ville, des petits centres urbains aux grands, de la « périphérie » au « centre ». C'est le cas des jeunes Sénégalais (élèves, étudiants, politiques) qui s'y adonnent pour des raisons diverses : poursuite des études, raisons professionnelles, etc. Cette migration favorise un brassage de populations ayant des modes de vie divers, des habitudes linguistiques et comportementales variées. En effet, les jeunes entrent en contact, entre eux et avec des personnes plus ou moins âgées, dans les interactions sociales du quotidien urbain. Dans les relations de travail et de vie commune, ils se retrouvent autour d'un facteur de vie harmonieuse et possible : les interactions verbales quotidiennes, les tentatives de connaissance et de compréhension de l'autre. Cette situation sociologique rend les dynamiques sociales complexes, l'école, l'université mais aussi le milieu urbain en général étant un lieu de contact de langues et de personnes. Les dynamiques sociales se manifestent sous la forme de « ... *rencontres entre individus aux pratiques langagières, aux histoires, aux savoirs et savoir-faire, aux visions sur le monde divers, agissant en partie grâce à la langue et sur la langue lors des interactions, dans des environnements toujours complexes, rarement monolingues* » (Michelle Auzanneau, 2007 : 8), et mettent en évidence le caractère indissociable des '*faits de langue et des faits de cultures*'. Et les jeunes Sénégalais sont astreints à la gestion de la complexité des interactions sociales quotidiennes.

De même, le Sénégal s'ouvre au monde grâce aux phénomènes de la mondialisation et de la globalisation, et le contact de personnes, de cultures et de langues favorise des dynamiques sociolinguistiques qui s'en trouvent complexifiées. La vie sociale se meut alors en un champ où les jeux d'acceptation, de méfiance à

l'égard, de rejet de l'autre s'actualisent dans la communication sociale, bousculant ainsi « ... *l'ordre sociolinguistique établi* » (Gudrun Ledegen et Jacky Simonin, 2010 : 106). Les modifications des structures sociétales (arrivées de nouveaux groupes ethnolinguistiques) occasionnent des bouleversements sociolinguistiques : les pratiques linguistiques des jeunes s'en trouvent modifiées, du fait que l'interaction sociale avec un locuteur exoglotte exige une adaptation linguistique à la situation. Ce qui a des répercussions sur le choix linguistique qui s'en trouve limité.

Dans ce contexte sociolinguistique, nous ambitionnons d'explorer les pratiques linguistiques des jeunes en mettant le focus sur les dynamiques en milieux scolaires, universitaires et médiatiques. Quelle(s) langue(s) est/sont choisie(s) et employée(s) par les jeunes en situations de communication formelle et informelle ? Quelle(s) forme(s) de langage se manifeste(nt) lors de leurs pratiques quotidiennes ? Le milieu urbain exerce-t-il une influence sur leurs pratiques linguistiques ? Nos analyses tenteront de répondre à ces différentes questions.

Notre travail s'inscrit donc dans le cadre général et théorique du contact de langues, et dans le domaine plus spécifique des politiques linguistiques en milieu multilingue et multiculturel. Il s'intéresse à la posture des jeunes face aux dynamiques linguistiques dans la situation complexe du milieu urbain. Afin de mener à bien cette étude, nous nous appuyons sur les méthodes de l'observation directe (enregistrement de données langagières), de l'observation indirecte par interview et de l'observation *in situ* des jeunes (Pierre Dumont et Bruno Maurer, 1995).

2. Corpus et méthodologies d'enquête et d'analyse

Notre approche des pratiques langagières des jeunes Sénégalais par une observation des enquêtés sur le terrain de recherche, s'inspire de l'approche sociolinguistique du langage (étude des performances et non des compétences), et singulièrement de ce que nous rappelle Philippe Blanchet :

« Un point de départ largement affirmé en sociolinguistique est son approche « par le terrain » et « par les enquêtes » (Calvet et Dumont 1999, Blanchet 2000), ce qui implique nécessairement « l'idée que, pour construire des représentations linguistiques, il faut qu'un observateur pénètre sur ledit terrain et devienne partie prenante d'une relation face-à-face et individuelle [...] C'est l'angle du caractère empirique de la linguistique : il y a des informations sur le langage que nous ne pouvons recueillir que par le truchement de données externes (Auroux 1998 : 89) » » (Blanchet, 2007 : 341).

Effectivement, certaines données extralinguistiques, incontournables dans l'étude du langage des jeunes observés, ne peuvent être obtenues que par une observation *in situ*, un enregistrement de conversations, de débats ou un autre procédé de collecte de données. Voilà pourquoi nous nous sommes livré à des enquêtes de terrain récurrentes, notre métier d'enseignant nous ayant mis quotidiennement dans une situation permanente d'observation participante.

Néanmoins, le terrain tel qu'il est défini par Philippe Blanchet, n'est pas un cadre spatial dans lequel se meut le chercheur ; c'est un réseau de relations intersubjectives. Ce n'est pas un milieu social où vivent les locuteurs et où le chercheur doit faire des descentes pour les rencontrer ; c'est un ensemble de relations interpersonnelles et interactionnelles qui sont à même de permettre une meilleure connaissance de la population étudiée. Selon Blanchet en effet,

« Le terrain n'est pas une chose, ce n'est pas un lieu, ni une catégorie sociale, un groupe ethnique ou une institution [...] c'est d'abord un ensemble de relations personnelles où 'on apprend des choses'. 'Faire du terrain', c'est établir des relations personnelles avec des gens » (Agier 2004 : 35) » (Blanchet, 2007 : 347).

En fait, notre approche méthodologique se veut une approche à la croisée de deux types de positionnements à propos du « corpus » : celui d'une « *linguistique (dite) de corpus* » (Habert et al., 1997) et celui d'une « *sociolinguistique (dite) ethnographique* » (Blanchet, 2007 : 343). En effet, nos analyses se focalisent sur un ensemble de données recueillies en situation et dans un contexte réel, présentant dès lors l'avantage de ne pas tomber dans le biais de la généralisation abusive par intuition du chercheur ; mais aussi elles accordent une priorité aux observations faites sur le terrain lors de nos observations participantes insoupçonnées des enquêtés à des occasions diverses et fréquentes, mettant alors à contribution la complexité subjective des situations et des paramètres en jeu, dont un corpus même méthodiquement construit ne saurait rendre compte à lui seul. Ainsi, à l'empirisme descriptif (Catherine Kerbrat-Orecchioni, 1998 : 57) (analyses de corpus oraux d'enregistrements d'interactions authentiques), nous ajouterons des considérations ethnométhodologiques (prise en compte du contexte et son interprétation intersubjective, parfois fondamentales pour éviter des interprétations erronées de données langagières).

De ce fait, des études croisées de différents types d'enquêtes, des recoupements d'analyses, des approches diversifiées serviront à aboutir à des résultats probants, et à « *éviter les interprétations abusives* » tel que le recommande Christine De Heredia-Deprez (De Heredia-Deprez C., 1987 : 42). De son côté, Martine Dreyfus nous avertit sur les risques que l'on court en se fiant à une seule méthode de recueil de données, et appuie son argumentaire sur la méthode de l'observation indirecte par questionnaire appliquée à des enfants sénégalais. Selon Dreyfus,

« Il se peut qu'il y ait dissonance entre pratique déclarée et pratique réelle des langues : les langues déclarées parlées ou comprises par l'enfant peuvent être considérées comme les langues qu'il 'sait' parler mais encore et peut-être surtout comme les langues qu'il juge important de savoir parler. Sa réponse sera alors donnée en fonction de la ou des valeurs que l'enfant accorde aux langues : affective, sociale, fonctionnelle, esthétique, etc. » (Dreyfus M., 1987 : 25).

Fort des avis de ces chercheuses, nous avons choisi de varier autant que possible les méthodes de recueil des données linguistiques, et de toujours procéder à des études croisées de données obtenues à partir de méthodes diverses. Nous avons ainsi misé sur la diversité des méthodes de recueil des corpus afin d'accroître la fiabilité des données. Dès lors, trois méthodes ont été mises à contribution : l'observation directe, l'observation indirecte par interview et l'observation *in situ* des jeunes (Dumont et Maurer, 1995). Car selon Christine de Heredia-Deprez, la diversité des méthodes crédibilise les données du corpus. Pour elle en effet,

« La complexité des phénomènes étudiés nécessite le recours à des méthodes de travail variées et tant soit peu complémentaires. La façon dont les données sur lesquelles on va travailler sont recueillies a une incidence sur les résultats présentés qu'il faut donc tenter de désamorcer en utilisant des approches diversifiées afin de comparer les résultats, de pouvoir effectuer des recoupements et d'éviter les interprétations abusives » (Christine de Heredia-Deprez, 1987 : 42).

De même, nous avons toujours effectué des pré-enquêtes afin de tester et mesurer la rentabilité des questions, et éventuellement les modifier, les corriger avant de revenir à l'enquête définitive, comme nous le suggère Louis-Jean Calvet (1987 : 62).

Toujours dans le souci d'obtenir des données représentatives des pratiques ordinaires des enquêtés, nous avons confié certains enregistrements de données langagières à des enquêtés afin d'éviter les effets négatifs du « *paradoxe de l'observation* » dont parlait Alain Trognon, sur les données obtenues. En effet, pour Trognon, les personnes concernées par une recherche savent le plus souvent qu'elles sont en situation d'observation et « (...) *ne parlent ni ne se comportent comme elles le feraient d'habitude entre elles* » (Trognon, 2000 : 9). Le fait d'être sujet à l'observation n'est jamais neutre et n'engendre pas des communications naturelles, car le locuteur aura en tête d'une manière permanente un souci de correction du langage.

Ainsi, notre présence aurait pu entraîner le biais de réponses à cause d'un désir de conformisme à l'idéologie et à la position du chercheur, un souci de désirabilité sociale. Voilà pourquoi, conscient du « *paradoxe de l'observation* » (Trognon, 2000 : 3), nous avons choisi de confier l'enregistrement des débats à des jeunes du groupe de pairs, et d'effectuer nous-même les interviews et observations *in situ*.

Évidemment, il n'existe pas de méthode type, idéale de recueil de données linguistiques, sur laquelle tous les chercheurs s'accordent pour en faire la méthode. Chacune des méthodes a des avantages, mais également présente des limites. La méthode du questionnaire par exemple ne présente pas la réalité mais une image de la réalité, telle que les enquêtés se font de leurs pratiques langagières ou telle qu'ils veulent la présenter. De même, l'observation directe et l'observation indirecte par

interview présentent l'inconvénient de ne pas livrer un discours naturel, mais plutôt un discours revu et corrigé, à cause de la présence de l'enquêteur.

À l'issue du travail de terrain, nous avons obtenu un corpus de cent quarante-six (146) pages dont cent quinze (115) pages de *focus group* et trente et une (31) pages d'interview. Ce travail de terrain a consisté à mener des enquêtes auprès d'étudiants, d'élèves par les méthodes de l'observation directe (*focus group*), de l'observation *in situ* et de l'interview, et auprès de professeurs d'université et de lycée par les méthodes de l'observation *in situ* et de l'interview. Il a permis d'enquêter cent quatre-vingt-deux (182) jeunes Sénégalais. Le corpus est recueilli du 22 novembre 2016 au 20 août 2023. Et de ce corpus, nous analysons les pratiques linguistiques des jeunes sous le prisme de leurs représentations sociales.

3. Jeunes, langues et urbanité au Sénégal

3.1. Wolof et urbanité au Sénégal

Au Sénégal, le wolof est la principale langue véhiculaire en ville : il assume la fonction de langue des communications orales des Sénégalais, parlé par environ 90% des locuteurs (Gontier, 1979 : 6 ; Daff, 1995 ; Ndao, 1996 ; Calvet, 2002 : 74 ; Ly, 2008 : 60 ; Verslys, 2009 : 118) voire 93% selon des estimations plus récentes (2022), et, partant, la langue des villes, des citadins et celle d'intégration en milieu urbain² (Julliard, 1987 et 1995 ; Ly, 2008 ; Diouf, 2011). C'est ainsi la langue qui permet d'assurer et de garantir la cohésion sociale par le truchement d'un bilinguisme ou d'un plurilinguisme des locuteurs.

D'ailleurs, tout jeune Sénégalais des groupes que nous avons ciblés, a besoin du wolof pour intégrer harmonieusement le milieu dans lequel il vit, pour bien vivre sa socialisation. Car celle-ci implique des effets sociolinguistiques tels que l'acquisition d'une ou de nouvelle(s) langue(s) et culture(s). Elle peut se réaliser plus d'une fois. Une première socialisation se fait lorsque l'élève par exemple change de milieu de vie pour aller poursuivre ses études en milieu péri-urbain ou urbain (d'un village à un autre plus étendu où l'on trouve un collège ou un lycée ; du village à la ville ; d'une petite ville à une grande ville). Ce qui peut nécessiter l'apprentissage d'une ou de nouvelle(s) langue(s) et/ou culture(s). Une seconde socialisation s'opère lorsque, à la fin de ses études dans le moyen-secondaire, le même élève se retrouve dans un autre milieu afin d'effectuer des études supérieures. Là aussi, l'apprentissage d'une ou de nouvelle(s) langue(s) et culture(s) peut s'avérer nécessaire.

Ainsi considérée, la situation sociolinguistique en milieu urbain sénégalais se présente sous la forme d'une *diglossie avec bilinguisme* français-wolof. En effet, des locuteurs sénégalais parlent par un choix délibéré, en fonction de la situation de communication, le français, le wolof et/ou une autre langue sénégalaise, ou encore procèdent à une alternance de langues français-wolof. Quant aux jeunes, leur

² Étudiant le « plurilinguisme » à Ziguinchor, Caroline Julliard a démontré avec minutie la véhicularité et le dynamisme du wolof en milieu urbain. Cette langue se serait imposée aux locuteurs de Ziguinchor et dans presque tous les domaines de la vie citadine.

situation sociolinguistique se manifeste sous la forme d'un plurilinguisme. Chaque élève, étudiant, politique, professionnel possède, dans son répertoire linguistique, plus de deux langues : sa langue maternelle (wolof, sérère, français, etc.), l'anglais appris comme *langue vivante 1*, *langue véhiculaire internationale*, *langue hypercentrale* (Louis-Jean Calvet, 2016 ; Caroline Narracci, 2019), et une langue vivante 2 (espagnol, arabe, portugais, etc.), langues dans lesquelles il possède telle ou telle autre niveau de compétence. Par exemple, les élèves et étudiants que nous avons interviewés disent parler trois langues (EI1³ [sérère, français, anglais], EI3 [sérère, wolof, français], EtI1⁴ [wolof, manding, manjak], EtI2 [wolof, français, anglais], EtI4 [wolof, français, anglais]), quatre langues (EI2 [wolof, français, anglais, espagnol], EtI3 [sérère, wolof, français, espagnol], EtI6 [sérère, wolof, français, mankagne]), six langues (EtI5 [sérère, wolof, anglais, espagnol, poular, socé]). C'est dire que les jeunes Sénégalais parlent trois ou quatre langues, et exceptionnellement moins de trois et plus de quatre langues.

Or, dans ce multilinguisme social ou de groupe, le français et/ou l'anglais constitue(nt) la/les variété(s) haute(s) et assure(nt) l'essentiel des communications formelles, administratives et scolaires, tandis que le wolof assume les communications de masse, et les autres langues, les communications restreintes, familiales, privées, intra ethniques et intragroupes. Ces dernières sont assimilées à des marqueurs d'identité rurale, à la ruralité. Toutefois, cette répartition fonctionnelle des langues n'est pas harmonieuse ; elle n'est plus aussi stricte qu'auparavant (Papa Alioune Ndao, 1996) mais se révèle très souvent instable et conflictuelle. En effet, il est récurrent que des langues débordent des frontières d'utilisation qu'on leur connaît pour être pratiquées dans d'autres situations. Ainsi, le wolof est désormais employé pour faire des reportages de match de football à la radio RFM⁵, alors que jusque vers les années 2000, les reportages étaient exclusivement faits en français qui dominait aussi les émissions radiophoniques et télévisées (cf. Abou Bakry Kébé, 2011). Si les médias publics nationaux faisaient – et font encore – la promotion du français dans les missions d'information à l'échelle internationale et même nationale, « ... *l'émergence très remarquée des radios privées à partir des années 1990 a quelque peu changé la situation* » (Kébé, 2011 : 16). En effet, « *le vent de démocratisation* » de l'Afrique s'est soldé par une émergence massive de radios privées, lesquelles ont favorisé une démocratisation des discours. Nous avons assisté à un aplanissement des inégalités linguistiques et à la disparition du prestige social accordé aux unes et aux autres, dans les médias. Le français n'est plus alors la seule langue des médias ; il coexiste désormais avec d'autres langues, et particulièrement le wolof au Sénégal. Ce bilinguisme wolof-français dans les médias témoigne des dynamiques

³ EI1 = Élève interviewé 1 ; EI2 = Élève interviewé 2 ; etc. Au total, nous avons interviewé trois élèves.

⁴ EtI1 = Étudiant interviewé 1 ; EtI2 = Étudiant interviewé 2 ; etc. Au total, nous avons interviewé 6 étudiants.

⁵ RFM (Radio Futurs Médias) est une radio privée du Sénégal, du Groupe Futurs Médias (entreprise de l'homme d'affaires et musicien sénégalais, Youssou Ndour).

sociolinguistiques urbaines au Sénégal où l'hégémonie de ces deux langues dans les communications sociales ne fait que s'accroître. De ce fait, le wolof entre en compétition avec le français dans le discours oral des Sénégalais à la radio et lors d'émissions à des chaînes de télévision tant publiques que privées. Mieux, de nos jours, le wolof domine le français dans les médias privés. Cette situation avait commencé à se dessiner depuis les décennies 2000 où une analyse de la situation sociolinguistique du français au Sénégal avait mis en évidence ce que certains chercheurs ont appelé « *la réduction de l'audience sociale* » de cette langue (Papa Alioune Ndao, 2002) ou encore « *la perte de vitesse du français* » (Mamadou Cissé, 2005). Elle s'est renforcée vers les années 2010 où une observation du paysage médiatique avait fait dire à Papa Alioune Ndao et Abou Bakry Kébé que « ... *la révolution médiatique qui s'est soldée par le boom des radios dites libres ou privées a eu tendance à renforcer la position hégémonique du wolof utilisé dans les différents programmes des rédactions* » (Ndao et Kébé, 2010 : 18). Une situation que l'on peut imputer au dynamisme constant du wolof (Moussa Daff, 1998 ; Abou Bakry Kébé, 2011 entres autres), qui s'impose notamment face au français dans les pratiques linguistiques des médias mais aussi dans les situations socio-relationnelles de convivialité.

Dans cette situation de coexistence de langues, le phénomène de mélange des langues est fort dynamique. Les écoutes-observations auxquelles nous nous sommes livré depuis près de deux décennies ont fait état d'un wolof fortement influencé par les autres langues en présence, surtout le français, l'anglais, l'arabe et le pulaar. Un énoncé récurrent dans des propos de jeunes en situation informelle de communication et que nous avons entendu chez un étudiant⁶, est le suivant : « *boy / kaay ñu dem gallé waay* ». Or, dans ce propos, trois langues surgissent : l'anglais (*boy*), le wolof (*kaay ñu dem ... waay*), et le poular (*gallé*). Les interactions quotidiennes des jeunes, en français ou en langues locales, donnent à voir alors des mixages linguistiques. D'ailleurs, l'emploi d'un wolof pur serait devenu rare voire recherché chez les jeunes. Il suscite l'admiration (par les auditeurs) de journalistes, spécialistes des langues locales, qui présentent un journal en ces langues et qui s'y attèlent au quotidien. De même, le français parlé des jeunes du Sénégal porte les empreintes de langues comme le wolof et l'anglais, et, dans une moindre mesure, l'arabe lorsqu'il s'agit d'évoquer des faits religieux musulmans (nous reviendrons sur cet aspect plus loin). Ainsi, il fait état de « *sénégalismes* » qui se manifestent par des emprunts lexicaux, des calques sémantiques et syntaxiques, des interférences lexicales et stylistiques, entre autres. De ce fait, le contact avec les langues africaines du Sénégal et les réalités socioculturelles locales a favorisé un enrichissement lexical et stylistique du français du Sénégal, à travers le phénomène de « *tropicalisation* », de

⁶ Ce propos a été entendu et saisi au vol chez un étudiant de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, en octobre 2024. Mais il n'a pas été enregistré et transcrit.

« naturalisation »⁷ (Diouf Abdou, préface de Geneviève Ndiaye-Corréard (dir.), 2006 : 5) et d' « acclimatation »⁸ (Calvet Louis-Jean, 2002 : 167) de ce langage. En effet, dans le langage des Sénégalais en français, l'on note l'existence d'un fonds lexical ou affixal wolof.

Dès lors, la dynamique des pratiques langagières des jeunes Sénégalais s'apparente à celle de l'Île de la Réunion, étudiée par Gudrun Ledegen et Jacky Simonin, où « *La dynamique sociolinguistique d'évolution des langues en contact indique que les pratiques mélangeantes, alternantes, prennent une ampleur croissante* » (Ledegen et Simonin, 2010 : 106). Au Sénégal, force est de constater que les locuteurs qui sont capables de tenir un discours, une conversation, un débat télévisé ou radiophonique lors desquels ils peuvent employer une langue locale pure, non métissée avec du français, se font rares. Et ce genre de discours, suivi par les jeunes qui, du reste, en font un référentiel en matière de communication, finit par s'imposer à eux comme modèle de parler. De ce fait, « *La communication médiatisée* » devient un « *accélérateur sociolinguistique* » (Ledegen et Simonin, 2010 : 107), en ce sens qu'elle influence considérablement le modèle de pratiques langagières des auditeurs et téléspectateurs ; et la communication en question n'est que le reflet des pratiques langagières ordinaires et quotidiennes des Sénégalais.

3.2. Langage des jeunes en situation de migration interne au Sénégal

Dans le discours des Sénégalais en français, l'on note l'existence d'un fonds lexical ou affixal wolof. Ce phénomène se manifeste essentiellement dans le langage des hommes politiques et dans celui des journalistes-analystes du discours politique au travers de xénismes et néologismes dont la structure associe à une base wolof un système de dérivation affixale français. La lexie *doolécratie*, attestée dans le discours oral de politiques sénégalais et des journalistes-analystes du discours politique, exemplifie ce propos. Dans cette lexie, l'on retrouve le lexème nominal wolof *doolé-* (force) auquel est adjoint le suffixe nominal français *-cratie* (gouvernement) pour former ce lexème alternatif de deux langues : wolof et français. Cette lexie hybride désigne un type de gestion du pouvoir par les hommes politiques : un pouvoir qui use de la force comme méthode de gestion, de dissuasion.

Le recours à des formes lexicales et langagières hybrides wolof-français s'explique par la place de ces deux langues dans la vie linguistique du Sénégal. En

⁷ Selon Abdou Diouf, le français du Sénégal porte « la marque de l'histoire nationale » avec par exemple l'empreinte des spécificités géographiques, botaniques, géologiques propres au Sénégal ou encore, à travers emprunts et calques aux langues sénégalaises. De ce fait, il est adapté par les Sénégalais de façon à exprimer leur univers, leur vision du monde et leurs réalités quotidiennes.

⁸ Pour Louis-Jean Calvet, le français a subi en Afrique en général et au Sénégal en particulier une véritable adaptation voire une *acclimatation*. Il y aurait *acclimatement* « lorsqu'une espèce animale ou végétale déplacée survit dans son nouveau milieu, mais ne s'y reproduit pas » et *acclimatation* « lorsqu'elle y survit et s'y reproduit ». Or, au Sénégal, l'usage de cette langue génère de nouveaux mots hybrides, soit à radical français et à désinence wolof, soit à radical wolof et à désinence française. De ce fait, une forme locale de cette langue apparaît lentement.

position de variété haute dans la diglossie 1 français-wolof, le français se trouve parfois dans des situations de devoir exprimer des réalités qui relèvent de domaines traditionnels et/ou purement sénégalais. Dans de pareils cas, il pourra faire convenablement cas desdites réalités en « se tropicalisant », en se colorant, en se sénégalisant. En effet, un recours à l'emprunt aux langues sénégalaises, et particulièrement à la langue wolof, à l'alternance lexicale ou à l'alternance de langues, ou encore aux code-switching ou code-mixing, aidera à rendre compte de ces réalités locales.

La coexistence entre le français et les langues africaines du Sénégal a ainsi donné naissance à des langages hybrides, à travers des lexies et des structures linguistiques composites. En effet, beaucoup de locuteurs sénégalais, lors de leurs communications en français ou en wolof par exemple, emploient des lexies et des structures qui appartiennent à deux ou plusieurs langues.

L'énoncé suivant (« *Boy, kaay nu dem gallé waay !* »), oral d'étudiant analysé supra (page 11), exemplifie ce propos. Cet énoncé hybride, composite, caractéristique de l'urbanité, est formé ainsi de termes et expression anglais, pulaar et wolof, manifestant alors la compétence des jeunes énonciateurs en ces trois langues. Cette constatation confirme le propos de Maurice Houis qui estime que

« Quiconque a voyagé en Afrique est frappé par le fait que, dans les lieux de concentration démographique, traditionnels ou récents, nombreux sont les locuteurs à même de communiquer dans deux langues africaines, voire trois, ou plus, et éventuellement en français et en anglais. C'est un fait brut d'observation qui ne permet pas d'induire quoi que ce soit sur la compétence des locuteurs dans chacune des langues employées, mais seulement de constater l'aisance de leur adaptation à des situations pluriculturelles de contact » (Houis, 1971 : 148).

Appelé alternance multi-codique, ce procédé communicatif réside dans le passage d'une langue à d'autres. Ce phénomène langagier est une réalité dans les conversations quotidiennes des jeunes Sénégalais en milieu urbain, et même en milieu rural. En effet, caractéristique du langage urbain, et spécifiquement du langage urbain des jeunes, l'alternance multi-codique s'invite dans le discours des jeunes ruraux ayant effectué un séjour en milieu urbain, une fois de retour au village⁹. Elle permet au locuteur de montrer qu'il a effectué un séjour en ville, qu'il est au diapason de la modernité, qu'il comprend et parle plusieurs langues. Dès lors, elle manifeste des compétences plurilingues, un art de la communication, mais aussi des faits sociologiques et sociolinguistiques tels que la mobilité des jeunes qui les met en contact avec d'autres langues et cultures, la scolarisation des locuteurs en français,

⁹ Quelques observations de locuteurs en milieu rural (Nianing, village du département de Mbour dans la région de Thiès au Sénégal) pendant des périodes de grandes vacances, permettent de l'affirmer. Ces observations qui fonctionnent comme des pré-enquêtes puisque non systématisées (seulement faites à des occasions), permettent d'avoir une idée de cette réalité linguistique.

en anglais et en toute autre langue alternée, la situation de diglossie dans laquelle se trouvent les langues alternées, le plurilinguisme des locuteurs en alternance, etc. Étudiant le rôle des radios privées dans les dynamiques des langues en Afrique francophone, et singulièrement au Sénégal, Abou Bakry Kébé (2011) s'appesantissait déjà sur les fonctions de l'alternance français-wolof dans les radios privées qui ont connu un essor fulgurant au Sénégal dans la décennie 1990. Il soulignait à l'occasion que la prégnance du phénomène était telle qu'un processus de normalisation langagière de l'alternance fut noté dès cette époque. Avant lui, Abolou (2010), en partant de l'exemple de la Côte d'Ivoire, a montré comment les médias audiovisuels ont bouleversé les paysages sociolinguistiques et changé les plans de développement politique, culturel, économique et social en Afrique de l'ouest. C'est dire donc que les chercheurs ont investi le terrain des médias audiovisuels où ils ont su découvrir et analyser des usages plurilingues.

Dans la même dynamique d'analyses des pratiques langagières des Sénégalais en milieu urbain, et singulièrement dans les médias audiovisuels, Papa Alioune Ndao et Abou Bakry Kébé découvraient déjà des usages bi/plurilingues. Mieux, les pratiques monolingues seraient devenues rares voire recherchées. En effet, chez les Sénégalais, « ... les allusions à la langue pure, idéale notent indéfiniment la référence diatopique à la langue de la ruralité, opposée à celle de l'espace urbain lieu de « déperdition » ou « d'abâtardissement linguistique » (Ndao, 1990) » (Ndao et Kébé, 2010 : 18).

Les pratiques langagières des rappeurs sénégalais ont également fait l'objet d'analyses. Dans ses travaux, Mamadou Dramé, plus récemment, a su démontrer que le discours musical du rap sénégalais charrie des pratiques plurilingues où s'opèrent des alternances de langues. Ce faisant, il s'appesantit sur les fonctions de l'alternance. Pour Dramé en effet,

« ... bien que reconnaissant avec Pierre Cadiot [1990 : 53] que "l'alternance codique fluidifie la parole (...), elle a une fonction de démultiplication, d'intensification des plaisirs de parler", nous pouvons essayer de montrer qu'il peut s'agir également de l'expression de l'identité d'un groupe comme l'ont démontré Louise Dabène et Jacqueline Billiez [1990].

Par ailleurs, l'alternance codique peut avoir pour fonction "d'ancrer le discours dans la réalité à laquelle il fait référence " mais aussi de répondre à des stratégies conversationnelles pour produire du sens [cf. Calvet 1993] ou encore constituer une stratégie de négociation de la langue d'interaction pour reprendre le mot de Monica Heller [1982] » (Dramé, 2013 : 20).

Pour notre part, nous nous sommes attelé à une observation des terrains scolaire, universitaire et politique où la tendance est fort dynamique : élèves, étudiants et politiques pratiquent des langages métissés, au point que l'alternance multi-codique est devenue chez eux une habitude langagière qui assume plusieurs fonctions parmi lesquelles l'expression de l'identité urbaine.

Si l'alternance multi-codique est fréquente dans le discours des jeunes citadins en milieu urbain et, mieux, est partout observable (Papa Alioune Ndao, 1992), c'est que les jeunes Sénégalais sont plurilingues. Cela se comprend si l'on sait que le locuteur sénégalais qui vit en milieu rural a une langue première avant d'acquérir une deuxième langue à l'école par le biais de la scolarisation. Ce qui fait de lui un locuteur bilingue. Si en plus il va en migration en ville pour une raison ou une autre, il est parfois obligé d'apprendre la langue véhiculaire du milieu (le wolof ou une autre langue véhiculaire régionale) afin d'intégrer le milieu urbain. Ce qui lui donne une compétence en trois langues. Et si en plus de celles-ci, d'autres occasions (cohabitation, nécessité d'intégration sociale, etc.) le poussent à apprendre une ou d'autres langue(s), il devient polyglotte, plurilingue. Car en situation de migration interne, le locuteur sénégalais est appelé, pour les besoins de ses communications quotidiennes, à employer tantôt sa langue maternelle tantôt celle de la communauté voisine. De ce fait, les voyages fréquents favorisent le plurilinguisme du locuteur par nécessité. Et de retour en milieu rural, il peut faire des alternances multi-codiques afin de montrer ses compétences plurilingues, son urbanité à ses interlocuteurs (amis, voisins, etc.) restés au village et qui n'auraient pas ces compétences plurilingues. Ainsi, l'alternance multi-codique est la conséquence de l'influence du milieu social dans lequel les individus vivent et entretiennent des relations (Pépin Faye, 2008).

Il résulte alors de la cohabitation des langues une interpénétration et une influence mutuelle des langues, surtout du français et du wolof. Néanmoins, la réciprocité des influences est déséquilibrée. Étant donné que le français est contrôlé et ses normes surveillées, alors que le wolof ne l'est pas (parmi tant d'autres causes), le premier influence considérablement le second.

4. Conclusion et recommandations

Nous avons procédé à une étude empirique de la situation urbaine du Sénégal en nous fondant sur des approches méthodologiques diversifiées qui ont permis d'aboutir aux résultats suivants :

Si les jeunes arrivent en ville à un âge peu avancé, la tendance est à une perte de compétence en langue maternelle voire à un abandon de celle-ci. En revanche, lorsqu'ils y arrivent à un âge assez avancé, ils maintiennent la langue maternelle à laquelle ils ajoutent une ou des langue(s) d'intégration urbaine. Voilà pourquoi les jeunes que nous avons observés ont maintenu la langue de groupe et l'emploient avec les locuteurs originaires du même terroir.

En ville, les langues locales du Sénégal perdent de plus en plus du terrain au profit du français et du wolof, ce dernier étant parlé par plus de 90% des Sénégalais. Dès lors, le wolof est la principale langue des communications sociales mais aussi des médias audiovisuels (radio et télé). La cohabitation des langues en milieu urbain révèle ainsi des conflits linguistiques : des langues s'accaparent des situations de communications naguère réservées à d'autres.

Enfin, le langage des jeunes en situation de migration se caractérise par une

hybridation lexicale et syntaxique : alternances de langues, emprunts linguistiques (au wolof et au français, et dans une moindre mesure au pulaar et à l'arabe) et autres phénomènes de bi/plurilinguisme jalonnent leurs pratiques langagières. Ce qui aboutit à des usages bi/plurilingues qui constituent une expression de l'identité urbaine. Le milieu urbain exerce dès lors une influence sur leurs pratiques linguistiques.

Références

- Abolou, C. R. (2010).** Langues, dynamiques des médias audiovisuels et aménagement médiato-linguistique en Afrique francophone. *Nouveaux médias et dynamiques des langues dans l'espace francophone Glottopol* (n°(14), [<https://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>] (consulté le 18 mars 2019), pp. 5-16.
- Auzanneau, M. (2007).** Texte de présentation. *La mise en œuvre des langues dans l'interaction*, pp. 7-14.
- Blanchet, Ph. (2007).** Sur le statut épistémologique de la notion de « corpus » dans un cadre ethno-sociolinguistique. *La mise en œuvre des langues dans l'interaction*, pp. 341-352.
- Calvet, L.-J. (1987).** Les Langues du marché. Présentation des enquêtes du CLAD et du CERPL. *Réalités africaines et langue française*, (n°21), pp. 60-72.
- Calvet, L.-J. (2002).** *Le Marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation*. Plon.
- Cissé, M. (2005).** Langues, État et société au Sénégal. *Sudlangues* (n°5), [<https://www.sudlangues.sn/spip.php?article94>], (consulté le 15/01/2021), pp. 99-133.
- Deprez, Ch. (1987).** Des enfants et des langues dans les villes. *Réalités africaines et langue française* (n°21), pp. 41-59.
- Diouf, Ng. (2011).** *Le Français parlé au Sénégal en situation de contact de langues : approches linguistique et sociolinguistique du langage des antiquaires de Mbour (Sénégal)*. Université Cheikh Anta Diop.
- Dramé, M. (2013).** *Langage de la rue et transgression langagière : étude du discours hip hop sénégalais*. Université Cheikh Anta Diop.
- Dreyfus, M. (1987).** Enfants et plurilinguisme. *Réalités africaines et langue française* (n°21), pp. 23-40.
- Dumont, P. et Maurer, B. (1995).** *Sociolinguistique du français en Afrique francophone*. Édicef/Aupelf.
- Gontier, D. (1979).** *Contribution à une typologie des particularités lexicales du français au Sénégal* = revue *Le Français au Sénégal. Enquêtes et recherches* (n°4). CLAD.
- Habert, B., Nazarenko, A. et Salem A. (1997).** *Les Linguistiques de corpus*. Armand Colin / Masson.
- Houis, M. (1971).** *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*. Presses Universitaires de France.

Juillard, C. (1987). La vie quotidienne et les langues. *Réalités africaines et langue française* (n°21), pp. 73-85.

Juillard, C. (1995). *Sociolinguistique urbaine : la vie des langues à Ziguinchor*. CNRS Éditions.

Kébé, A. B. (2011). *Le Rôle des radios privées dans les dynamiques des langues en Afrique francophone (Sénégal). Interaction entre situation sociolinguistique et processus de création lexicale*. Université de Rouen.

Ledegen, G. et Simonin, J. (2010). Médias et pratiques langagières à la Réunion : accélérateur sociolinguistique et diglossie en sourdine. *Nouveaux médias et dynamiques des langues dans l'espace francophone Glottopol* (n°14), [<https://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>] (consulté le 18 mars 2019), pp. 104-116.

Ly, M. A. (2008). *Langues et religions au Sénégal. Une étude sociolinguistique des attitudes linguistiques*. Université Paul Valéry – Montpellier III.

Ndao, P. A. (2002). Le Français au Sénégal : une approche polynomique. *Sudlangues* (n°1), [<https://www.sudlangues.sn/spip.php?article42>] (consulté le 12 avril 2021), pp. 51-64.

Ndao, P. A. et Kébé, A. B. (2010). Langues et médias au Sénégal. Une expérience de normalisation langagière par les journalistes des radios privées. Enjeux et limites. *Nouveaux médias et dynamiques des langues dans l'espace francophone Glottopol* (n°14), [<https://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>] (consulté le 18 mars 2019), pp.17-36.

Trognon, A. (2000). Le paradoxe de l'observation. *Les Techniques d'enquêtes en sciences sociales*, pp. 1-79.

Biographie de l'auteur

Ngari DIOUF est enseignant-chercheur en Sociolinguistique / Département des Sciences du Langage / Faculté des Lettres et Sciences Humaines / Université Cheikh Anta Diop de Dakar (depuis 2016).